

1

Sarah Lamour  
et Jackson Pollock

*De : anita-dolgis@wanadoo.fr*

*À : ju.charpentier@gmail.com*

*Date : 13/10/2013 – 7:34:06*

*Objet : Chèque*

*Chère Juliette,*

*Le chèque est parti la semaine dernière ; je suis surprise que vous ne l'ayez toujours pas reçu. J'en profite pour vous dire que Nicolas m'a envoyé le lien Facebook des photos de votre week-end à Saint-Malo et j'ai pu voir que vous aviez bien profité des sablés bretons. Je passerai déjeuner chez vous dimanche. Embrassez bien mon fils chéri pour moi.*

*Anita*

*P.-S. – Si jamais ça vous intéresse, une amie m'a conseillé un très bon club de sport dans le onzième.*

Juliette faillit en cracher son café au lait sur le clavier. Elle cliqua sur RÉPONDRE :

*De : ju.charpentier@gmail.com*

*À : anita-dolgis@wanadoo.fr*

*Date : 13/10/2013 – 8:01:47*

*Objet : Re : Chèque*

*Très chère Anita,*

*Je vais très bien, merci, et vous ?*

*Nicolas sera ravi de votre visite de dimanche (pour ma part, j'ai à peu près autant envie de vous voir que de m'immoler par le feu place de la Concorde).*

*En ce qui concerne l'adresse de votre club de sport, je vous suggère de vous la...*

Elle s'interrompit et pouffa devant l'écran. Nicolas passa la tête dans l'ouverture de la porte.

— Y a pas de café ?

Elle lui sourit. Il était beau avec ses yeux bleus encore endormis. Pour lui, elle était capable de tout supporter, même les mails odieux de sa future belle-mère au réveil.

— J'arrive, mon amour. Je réponds juste à ta mère. Je ne pensais pas que tu te lèverais si tôt.

— J'ai rendez-vous avec Chloé.

Juliette fronça les sourcils.

— Encore ?

Il referma la porte avec un soupir et elle effaça la réponse précédente pour écrire :

*Chère Anita,*

*Merci pour votre e-mail. Nous n'avons pas encore reçu le chèque. Peut-être s'est-il perdu ? Pas de problème pour dimanche et bonne journée.*

*Juliette*

Elle hésita, haussa les épaules et envoya l'e-mail. Ça l'agaçait que Nicolas fasse l'effort de se lever aussi tôt pour voir Chloé. D'habitude, il n'émergeait pas avant dix heures. Elle jeta un coup d'œil à sa montre.

Son boss, Hervé, surnommé « Dark Vador », car il respirait très fort quand il s'énervait, allait encore lui demander d'un ton lourd de sous-entendus si elle avait pris sa matinée. Ce n'était vraiment pas le jour. Il lui avait déclaré la veille qu'elle serait promue dans la semaine. Plus exactement, il lui avait dit :

— J'en suis à quatre-vingt-quinze pour cent sûr.

C'était stupide quand on y réfléchissait. Qui annonce à un employé qu'il sera « peut-être » promu ?

Elle fonça à la cuisine, prépara le café pendant que Nicolas bâillait devant le grille-pain. Elle lui sortit le Nutella, le lait, le pain de mie et déposa un baiser sur ses lèvres. Dans la salle de bain, elle entreprit de discipliner ses boucles brunes à grand renfort de mousse coiffante, puis elle s'interrompt pour exami-

ner son reflet avec attention. Avec les cheveux blonds et lisses, elle aurait pu ressembler à Sarah Lamour. Il y avait une ressemblance, une petite. Au moins au niveau des sourcils.

C'était d'autant plus étrange que Juliette était née le même jour que Sarah Lamour. Certes, Sarah Lamour ne connaissait pas Juliette, et le monde entier connaissait Sarah Lamour, l'actrice française devenue star hollywoodienne depuis qu'elle avait tourné dans *Dieu s'habille en Zara* cinq ans plus tôt, mais Juliette ne pouvait s'empêcher de penser que la même date de naissance et cette vague ressemblance ne devaient rien au hasard. C'était un signe. Le signe qu'elle aussi, au même titre que l'actrice, était promise à un avenir glorieux.

Ses yeux tombèrent sur le réveil posé sur la tablette du lavabo. Il indiquait huit heures quinze et elle reprit son sèche-cheveux d'un geste décidé. Si elle devait être promue, elle ne pouvait plus se présenter au boulot coiffée au défibrillateur.

Selon Nicolas, ses cheveux au réveil formaient « un ensemble désordonné ressemblant de manière frappante à une toile de Jackson Pollock ». La première fois qu'il lui avait sorti cette blague, elle avait éclaté de rire, puis elle avait couru rechercher « Polok » sur Google. C'est épuisant de vivre avec un intellectuel.

À peu près coiffée, elle se mit à la recherche d'une tenue appropriée à son futur nouveau poste, une tenue qui disait je-suis-professionnelle-crédible-et-sympathique-avec-un-petit-côté-femme-fatale-mais-

bonne-élève-qui-a-confiance-en-soi. Il lui fallut vingt minutes d'investigation et d'essayages pour aboutir à la conclusion qu'une telle tenue n'existait pas, du moins pas dans son placard.

Après s'être changée deux fois, elle se décida pour la petite robe Maje achetée quelque temps auparavant. Trop courte ? Un peu, mais ça passerait. Elle partit en courant, non sans avoir embrassé Nicolas, toujours en contemplation devant le grille-pain. En bas de l'escalier, elle croisa son image dans le miroir du hall d'entrée. Non, robe officiellement trop courte pour la future responsable grands comptes du secteur Yvelines. Elle fit demi-tour, remonta les marches quatre à quatre et enfila un tailleur trop serré. C'est vrai qu'elle y avait été un peu fort sur les sablés.

— C'est encore moi, mon chéri ! Je repars ! cria-t-elle.

Elle courut jusqu'à la station Louise Michel et manqua de se faire écraser par le camion de livraison Monoprix. Arrivée sur le quai, elle consulta sa montre et poussa un gros soupir. Elle était vraiment très en retard ; d'habitude, elle était à l'heure.

Enfin, presque toujours.

Et puis, quand on fait bien son travail, on n'a pas d'horaires, on n'a que sa passion. C'était bien le genre d'idioties qu'Hervé, alias Dark Vador, débitait quand il fallait rester plus tard pour finaliser un contrat.

De toute façon, c'était une mauvaise journée, il n'y avait qu'à lire son horoscope du jour à l'avant-dernière

page du *20 Minutes* : *Ciel astral embrumé, votre dispersion intellectuelle sera source de négligence.*

La perte du chèque la perturbait. Juliette ne voyait pas d'inconvénient à tout payer en attendant que Nicolas finisse sa thèse, mais, sans les quatre cents euros mensuels versés par Anita à son fils, c'était compliqué de vivre à deux avec son salaire de commerciale. Elle se faufila dans l'open space et emprunta un long détour pour éviter le bureau d'Hervé.

Elle se glissa devant son ordinateur en soufflant comme une marathonnienne. Caroline Arembert leva la tête du bureau d'en face, ses yeux bruns amusés par l'expression paniquée de Juliette. Avec un sourire, elle pointa du doigt la salle de réunion sur sa gauche en secouant la tête, ce qui voulait dire : « T'inquiète, il n'est pas encore sorti de sa réu. » Juliette, rassurée, fit mine de tenir l'anse d'une tasse à café imaginaire, et Caroline hocha la tête en signe d'assentiment.

Caroline Arembert n'était jamais en retard. Elle était réputée pour son organisation germanique et les heures supplémentaires qu'elle enchaînait sans jamais rechigner. En dépit de ces défauts notoires, elle restait la collègue préférée de Juliette, celle avec qui elle critiquait toutes les autres.

Devant la machine à café, Caroline étudia le visage rouge de Juliette et sourit.

— Panne de réveil ? Je n'ai pas de monnaie. Tu me prêtes quarante centimes ?

Malgré son sens de l'organisation, Caroline n'avait jamais de monnaie pour son café. Juliette lui tendit

quarante centimes, puis elles se mirent à casser du sucre sur le dos de Dark Vador qui, paraît-il, s'était fait remonter les bretelles par la direction pour des histoires de coûts de fonctionnement trop élevés.

— Tu te rends compte, dit Caroline. Si lui doit réduire les dépenses, radin comme il est, ce que ça doit être dans les autres départements ?

— On ne va même plus avoir le droit d'emmener les clients au restaurant, répondit Juliette en appuyant à regret sur la touche CAPPUCINO SANS SUCRE.

Juliette travaillait dans le département Produits d'entretien d'un des leaders français du secteur des fournitures de bureau : CleanOffice. Un des rares intérêts de son poste de commerciale consistait à emmener ses clients au restaurant.

Principalement parce qu'une fois qu'on avait crié « J'ai un déj-cli » dans l'open space, on pouvait disparaître du bureau de midi à seize heures sans avoir à rendre compte de son emploi du temps. Il faut dire que, quand on vend du détergent et des sacs-poubelle à des entreprises, il est primordial de bien gaver ses clients, ne serait-ce que pour les maintenir éveillés pendant une négociation à faire mourir d'ennui n'importe qui.

— Allez, courage. Quand je serai promue responsable grands comptes sur les Yvelines, Dark Vador n'aura qu'à bien se tenir, dit Caroline en remuant son café.

Juliette lui fit signe de se taire d'un geste brusque. Elle venait d'apercevoir Christelle Crogue, la fouine du

département Comptabilité. Christelle Crogue portait son tailleur marron des très mauvais jours.

Les mauvais jours, elle portait du gris et, en quatre ans de boîte, Juliette n'avait pas eu le loisir de voir une seule fois la couleur des bons jours.

— Dark Vador ? demanda-t-elle en haussant un sourcil trop épilé pour être honnête. C'est d'Hervé que vous parlez comme ça ?

Dans un moment de panique, Juliette entreprit d'avaler cul sec son café brûlant tandis que Caroline, imperturbable, répondait avec hauteur :

— Bien sûr que non, et ça ne vous regarde pas de toute façon.

Christelle Crogue ouvrit la bouche pour répondre, se ravisa et leur tourna le dos pour glisser ses pièces dans la machine.

Caroline attendit qu'elle s'éloigne et murmura :

— C'est ça, va cafter. Quand je serai promue, tu feras moins la maligne.

— Tu veux dire « si » tu es promue, corrigea Juliette, un peu gênée, en jetant le gobelet en plastique à la poubelle.

— Je serai promue, t'inquiète. À propos, en parlant de restau, tu n'as pas deux mois de retard dans tes notes de frais ?

Juliette leva les yeux au ciel sans répondre, et Caroline éclata de rire.

— OK, je vois. Tu veux un coup de main ?

Juliette était ennuyée : Caroline n'était visiblement pas au courant qu'elle ne serait pas promue ou, plus

exactement, qu'elle n'avait plus que cinq pour cent de chances d'être promue. Hervé lui avait dit qu'il avait beaucoup hésité, mais Juliette avait un an d'expérience de plus dans l'entreprise et des comptes clients plus compliqués à gérer. C'est donc elle qu'il avait choisie.

Elle aurait voulu avoir le courage d'en parler franchement à son amie. Elle savait bien que Caroline, capable de réciter chaque composition des produits d'entretien du catalogue de CleanOffice par cœur, méritait cette promotion. C'était d'ailleurs ce que Juliette avait tenté d'expliquer la veille à Dark Vador, mais, l'air excédé, il l'avait mise à la porte de son bureau en lui disant que c'était à lui de décider qui serait promue et qui ne le serait pas.

L'open space était calme quand elles se rassirent à leurs places. La netteté du bureau impeccablement rangé de Caroline contrastait avec le capharnaüm qui régnait sur celui de Juliette. Les tickets de caisse pour ses notes de frais s'amoncelaient dans un tiroir mal fermé ; elle allait encore être à découvert le 10 du mois.

Elle considéra avec envie le dossier à jour de Caroline, qui y ajoutait systématiquement ses nouveaux tickets de carte bleue le jour de la dépense. Toutes les deux semaines, un message automatique Outlook lui rappelait qu'elle devait remplir ses formulaires de remboursement. Elle les descendait ensuite à la compta dans une pochette transparente étiquetée à son nom.

Juliette avait essayé de copier ce système. Elle avait abandonné au bout de trois jours et repris sa méthode à elle, qui consistait à balancer au fond d'un tiroir

les tickets de carte bleue chiffonnés qui traînaient au fond de son sac, en général avec quelques papiers qui n'avaient rien à voir et des tickets de métro usagés.

Elle les traitait tous les deux mois par paquets de cent en bataillant pour se rappeler à quoi ils correspondaient et quel client ils pouvaient bien concerner.

En soupirant, elle commença à faire le tri et à agraffer les tickets sur les formulaires.

Vivement qu'elle gagne au loto !

## Cent quatre-vingt- dix-huit euros

— Juliette Charpentier, dans mon bureau, tout de suite !

Juliette bondit de sa chaise, surprise par le ton impératif d'Hervé. L'appelait-il pour la promotion ? Le niveau sonore de sa respiration passé en mode Dark Vador n'était pas bon signe.

Elle tenta un « Bonjour ! » guilleret en entrant dans le bureau d'Hervé, mais elle fut accueillie par le visage fermé de Christelle de la compta. Qu'est-ce que Christelle Crogue et son tailleur marron avaient à voir avec sa promotion ?

— Je pense que vous savez pourquoi vous avez été convoquée, Juliette ?

La voix d'Hervé était tellement froide que Juliette, prise de court, balbutia une réponse inintelligible. La question était de toute façon rhétorique, et il l'interrompit d'un signe de main.

— Pas la peine de vous justifier ; nous attendons les ressources humaines.

Puis il se mit à pianoter sur son clavier d'ordinateur, comme si Juliette et Christelle n'avaient pas été présentes. Juliette entreprit de se ronger l'ongle du pouce pour passer le temps. Se justifier de quoi ?

Rien de ce qu'elle avait pu faire depuis le début de la semaine n'expliquait sa présence dans ce bureau et l'attitude glaciale d'Hervé. Il ne l'aurait pas convoquée avec Christelle et les RH pour son retard de mardi. Après un soupir, elle entama la main gauche ; Hervé, le front plissé, fixait son écran avec beaucoup de concentration.

Le chèque d'Anita n'était toujours pas arrivé. Est-ce que Nicolas mettait l'argent de côté pour lui acheter une bague de fiançailles ? Il n'allait plus tarder maintenant, elle le sentait. Bien sûr, il faudrait qu'il finisse sa thèse d'abord.

Il deviendrait professeur de philosophie, il publierait des écrits sur Heidegger et la phénoménologie de l'étant et ils achèteraient une petite maison avec un jardin en banlieue, où ils vivraient avec leurs trois enfants, Éric, Jean et Marie.

Le samedi soir, ils iraient dîner chez leurs amis ; l'été, ils partiraient à Cavalaire-sur-Mer, l'hiver, à l'Alpe d'Huez, et...

— Pouvez-vous m'expliquer la raison de ce sourire stupide, mademoiselle Charpentier ?

Le responsable des ressources humaines venait d'entrer dans le bureau d'Hervé ; la porte se referma avec un claquement. Il avait l'air aussi peu aimable

que les autres. Tous les yeux étaient fixés sur Juliette avec désapprobation.

Elle sursauta, rougit et murmura un bonjour. Sans la regarder, le nouvel arrivant fit un signe à Christelle, qui lui tendit une feuille de papier. Juliette reconnut aussitôt un formulaire de note de frais sur lequel était agrafé un ticket de caisse.

— Alors, comme ça, on fait de fausses notes de frais ?

Juliette regarda la feuille qu'il lui tendait. Il y avait bien sa signature, il y avait bien un ticket de caisse. Un ticket de caisse Maje, pour l'achat d'une robe à cent quatre-vingt-dix-huit euros. Cette robe, décidément, ne lui causait que des problèmes. Elle reconnaissait le ticket ; elle savait à quoi il correspondait ; elle avait acheté cette robe récemment avec Caroline. Ce qu'elle ne comprenait pas, en revanche, c'était par quel miracle il s'était retrouvé agrafé à un formulaire de remboursement.

— C'est bien votre ticket de carte bleue ? demanda Christelle en pointant le ticket du doigt.

— Oui, mais...

— Mais quoi ? l'interrompit Hervé. Vous n'êtes pas au courant de la situation économique ? On vous demande de faire attention sur les dépenses et vous pensez que vous pouvez faire passer vos soldes sur le dos de l'entreprise ?

— Techniquement, ce n'était pas vraiment des soldes... C'est juste que la robe avait un défaut et...

— Vous vous foutez de nous en plus ?

Hervé avait pris une inquiétante couleur violette et soufflait de plus en plus fort.

Juliette perdait pied. Le formulaire sous ses yeux était rempli avec soin, le montant, le code du compte d'un de ses clients, sa signature et la date du lundi précédent.

Elle se souvint de la pile de tickets de carte bleue froissés qu'elle avait dû traiter en catastrophe et elle commençait à comprendre. Elle déglutit. Il fallait qu'elle se calme, qu'elle s'explique. Tout allait bien se passer ; c'était un malentendu.

— Je me suis trompée. Le ticket devait être dans la pile, j'ai voulu aller vite...

— Cent quatre-vingt-dix-huit euros, cent quatre-vingt-dix-huit euros, l'interrompit Dark Vador en brandissant la feuille sous son nez. Et après, on me demande de réduire les dépenses du département, mais c'est à cause de ce type de comportement malhonnête qu'on m'accuse, moi, d'avoir un train de vie dispendieux !

Christelle, droite comme un i dans son tailleur couleur crotte, hochait la tête avec vigueur.

— Je suis désolée, c'est une erreur, je ne voulais pas...

Dark Vador retira ses lunettes, souffla de la buée sur les verres. Les mains tremblantes, il les essuya avec un mouchoir en papier et les reposa sur son nez. Puis il fit un signe de tête au responsable RH qui

posa devant elle une feuille et un stylo et lui dit d'un ton terne :

— J'ai une bonne nouvelle.

Juliette, les larmes aux yeux, se demanda une microseconde si la promotion était encore d'actualité et il poursuivit :

— Nous acceptons votre démission immédiate et sans préavis et nous ne poursuivrons pas cette affaire plus loin.